

LA BELGIQUE

PITTORESQUE, INDUSTRIELLE, COMMERCIALE, AGRICOLE ET ARTISTIQUE

Causerie faite devant les membres de la Sociétés des Arts, Sciences et Lettres,
le 7 avril dernier, par M. François Coulonval.

Durant la grande guerre 1914-18, des officiers et des soldats, pleins de vie et d'ardeur, demandaient, pour combattre l'ennemi qui leur montrait au cœur, alors que les tristes hasards de la guerre les forçaient de vivre dans des contrées hostiles où ils ne voyaient que visages furieux et peuples affolés, l'aumône de la correspondance de femmes étrangères empressées à répandre le baume de l'amitié sur la tristesse de ces lointains poilus. Et nous assistâmes, émus, aux développements de cette touchante institution des marraines de guerre. De cette correspondance naquirent des idylles dignes des plus beaux romans et qui eurent, parfois, de touchants dénouements, après l'armistice.

Une de ces silencieuses petites intrigues eut, en particulier, quelques années après la guerre, son épilogue à Québec. Un jeune Belge des environs de Namur, après avoir fait héroïquement toute la campagne dans la vaillante armée du roi Albert, vint s'établir à Québec où, pendant la guerre, il avait trouvé une marraine de guerre; il rencontra cette dernière et l'épousa. Le filleul était M. François Coulonval, et la marraine était Mademoiselle Bédard, fille de notre distingué concitoyen, le Dr P.-H. Bédard, leader du conseil, président du comité des Finances et 1er vice-président de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

M. Coulonval, qui demeure, depuis, à Québec, est bien l'un des nôtres. Aussi, la Société des Arts, Sciences et Lettres était-elle heureuse, au commencement du mois dernier, de lui demander de venir parler à ses membres de son vaillant et industrieux pays, la Belgique, qui fut toujours, d'ailleurs, si sympathique à notre population.

Voici le texte de la causerie de M. Coulonval :

D. P.

Mes premières paroles seront pour vous remercier, messieurs, de l'aimable invitation qui m'a été faite au nom de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de venir parmi vous y exposer en une intime causerie, quelques considérations sur ma patrie, la Belgique.

C'est un plaisir autant qu'un honneur pour moi de traiter ce sujet devant les membres de votre Société représentant l'élite intellectuelle de la ville de Québec.

Plusieurs d'entre vous ont certainement déjà visité la Belgique, mais un grand nombre, j'en suis sûr, ne connaît que très imparfaitement ce pays si petit, mais combien riche et prospère, qui a joué un rôle si grand dans la dernière guerre mondiale.

Constituée en royaume depuis 1830 seulement, la Belgique porte néanmoins l'un des noms les plus anciens et les plus glorieux de l'histoire. Située au carrefour des grandes nations, elle fut de tous temps le champ de bataille de l'Europe et, depuis César jusqu'à nos jours, la Belgique fut le théâtre de nombreux événements qui imprimèrent un cours nouveau à l'histoire des peuples.

Bien que ses limites soient aujourd'hui très réduites, c'est l'un des pays les plus fertiles et les plus florissants, et relativement, le plus peuplé du monde.

Pour une superficie de 30,000 Km²—19,000 milles environ—, sa population absolue est d'environ 8,000,000 d'habitants, soit donc à peu près—260 par Km²—420 par mille carré.

Cette population est composée de deux races qui se distinguent surtout par la différence des langues parlées: les Flamands et les Wallons. Les Flamands, représentant un peu plus de la moitié de la population totale du pays en habitent la partie nord.

Leur langage n'est point uniforme: c'est le flamand variant de région en région et s'inspirant du néerlandais, forme littéraire du flamand.

Les Wallons, peuplant le sud du pays, parlent tous le français. En outre, ils ont un patois qui diffère de province en province, pour ne point dire de ville en ville.

Pour être précis, il faut ajouter une troisième région linguistique peu importante, cependant, car elle n'englobe qu'une cinquantaine

de milles habitants le long de la frontière allemande où la langue habituellement parlée est l'allemand.

Officiellement, les deux langues française et flamande sont reconnues.

Avant le cataclysme de 1914, l'harmonie régnait entre les deux races. Durant l'occupation allemande, les Boches voulant briser la résistance que la population belge opposait à leurs tentatives d'assimilation, tant en Flandres qu'en Wallonie, firent germer la discorde et la rivalité entre les habitants des deux régions.

A force de pamphlets et malheureusement, il faut l'avouer, grâce à la complicité de quelques Belges ambitieux ou inconscients, ils parvinrent à rallier à la cause du flamingantisme extrémiste quelques rares adeptes qui se plurent à auréoler le peuple flamand de la palme du martyr: ce furent les premiers arrivistes.

Pour ceux-ci, il était temps que les flamands secouent la contrainte linguistique du passé, ils voulaient l'autonomie des Flandres et l'expulsion du français en matière d'enseignement et d'administration. Les tortueuses manœuvres du général allemand Von Bissing atteignirent en partie leur but, l'Université française de Gand devint un centre d'activisme et le jour était proche où la séparation administrative de la Flandre et de la Wallonie allait irrémédiablement jeter un abîme entre les deux races.

Cependant, il faut le dire pour l'honneur de la population flamande, il n'y eut qu'un nombre très minime de ces malheureux égarés. Faisant partie du régiment qui reprit la ville de Gand le jour même de l'amistice, je fus frappé de retrouver un Gand plus français que jamais. Là, où habituellement on ne parlait guère que flamand, les trois quarts des gens s'exprimaient en français. Je fis part de mon étonnement à l'un de ces braves civils et il me répondit ceci: "Monsieur, je suis flamand, c'est vrai; mais belge avant tout. Tout ce mouvement linguistique dont vous avez entendu parler n'est que l'œuvre des Boches. A force de promesses et flatteries ils ont voulu briser l'unité nationale. Mais grâce à Dieu, ils ont échoué car en Flandres comme en Wallonie nous savons que "Flamands, Wallons, ce ne sont là que nos prénoms. Belge est notre nom de famille".

L'armistice fut signé et l'on put croire que toute cette campagne séparatiste était terminée. Hélas! le poison allemand continuait son œuvre, et au bout de quelques mois, s'ébauchèrent de nouvelles menées flamingantes. Elles aboutirent à réclamer en Chambre la flamandisation de l'Université de Gand et la division de l'armée en régiments flamands et wallons.

Ne comprenant pas que c'était continuer l'œuvre de destruction conçue par Von Bissing et bien que ne représentant pas l'opinion de la majorité des Belges, de nombreux députés flamands appuyés par quelques wallons esclaves de l'esprit de parti, votèrent à deux voix de majorité le remplacement de l'Université actuelle de Gand par une université essentiellement flamande et, repoussant la suggestion qui leur était faite, de créer une université flamande mais sans détruire pour cela l'Université française existante.

Cet acte de vandalisme inconscient mit le feu aux poudres et des centaines de mille manifestants vinrent à Bruxelles, le 28 janvier dernier, tant des Flandres que de Wallonie, témoigner de leur désir de voir rappeler cette loi de malheur.

Devant cette expression non équivoque de la volonté populaire, il devint dès lors certain que le Sénat ne la ratifierait pas.

Chose remarquable, lorsque la flamandisation de Gand fut votée en Chambre, la majorité des députés gantois qui mieux que tous autres pouvaient apprécier l'opportunité d'une telle mesure, votèrent centre.

Bien que ce sujet soit d'une troublante actualité pour tout cœur